François Dubet, 2011, *À quoi sert vraiment un sociologue ?*, Paris, Armand Colin, « Dîtes-nous », 192 p.

Matthieu Béra

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/1238>

DOI : 10.4000/ress.1238

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2012

Pagination : 263-266

ISBN : 978-2-600-01613-1

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Matthieu Béra, « François Dubet, 2011, *À quoi sert vraiment un sociologue ?*, Paris, Armand Colin, « Dîtes-nous », 192 p. », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 50-1 | 2012, mis en ligne le 06 juin 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ress/1238> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.1238>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Librairie Droz

François Dubet, 2011, *À quoi sert vraiment un sociologue ?*, Paris, Armand Colin, « Dîtes-nous », 192 p.

Matthieu Béra

- 1 François Dubet n'est pas le premier (et ne sera pas le dernier) à se demander « à quoi sert la sociologie ? » – c'est une spécialité des sociologues –, comme s'ils doutaient régulièrement de leur justification à exister. À cette question générale et académique, il répond d'entrée de jeu à la première personne. Le livre commence ainsi : « Première précaution : je me sens bien incapable de dire pourquoi je suis devenu sociologue ». Le ton est donné : il répondra en faisant état de ses réflexions, de ses ouvrages et de son parcours (chapitre 9, « Un parcours »). Cela ne manquera pas d'en exaspérer certains ; d'en décevoir et d'en lasser d'autres s'ils ont déjà lu ailleurs ses témoignages (par exemple *L'Expérience sociologique*, La Découverte, 2007). Cela peut aussi intéresser. Après tout, un sociologue qui se réclame de l'individualisme (chapitre 6 : « Sociologie de l'individu ») n'a pas à mettre entre parenthèses sa subjectivité. En outre, le ton personnel semble correspondre au format de la collection, qui vise explicitement le « grand public » (cf. la fiche des éditions A. Colin).
- 2 Ainsi, bien que non destinataire (puisque « petit public »...), nous avons souhaité relever ce petit ouvrage parce qu'il a été conçu par un auteur à forte notoriété et pose des problèmes importants.
- 3 La réponse de Dubet se décompose en onze petits chapitres, d'une dizaine de pages chacun. Il ne justifie pas son plan, ni ne l'explique au préalable – il n'y a pas de préalable. Chaque chapitre apporte une lumière sur la question, sans transitions. Si l'on essaie de réorganiser l'ensemble, cela donne à peu près ceci : les chapitres 1 (« De l'utilité de la sociologie »), 2 (« Mise en cause et faiblesses de la sociologie ») et 8 (« À qui s'adresse la sociologie ? ») sont plutôt généraux ; les autres présentent l'ancrage de l'auteur dans le courant tourainien comme une forme de réponse à la question.
- 4 Dans le premier chapitre, Dubet propose une typologie des manières de rendre utile la sociologie : en la faisant critique, elle sert à démasquer les pouvoirs, les dominations,

les injustices, à dévoiler les secrets bien gardés et déchirer le voile de l'ignorance (façon Bourdieu, Althusser, Foucault) ; en lui donnant l'objectif d'accroître le niveau de rationalité, elle permet aux acteurs de mieux comprendre les réalités (façon Crozier, Friedberg ou Boudon) ; en favorisant l'accouchement des mouvements sociaux, elle éveille les consciences (façon Touraine et Dubet). Il insiste un peu plus loin sur d'autres fonctions de la sociologie qui ne rentrent pas dans sa typologie : l'une consiste à produire des représentations de la société (idée chère à Giddens et son principe de réflexivité généralisée). En outre, comme elle se diffuse dans les médias, auprès des jeunes (via les centaines de milliers de lycéens de la section ES), il y voit une preuve de son utilité. Autre argument pragmatiste : dans la mesure où elle répond à une demande, elle est utile. Que les sociologues ne maîtrisent pas les usages de la diffusion de leurs savoirs n'enlève rien à cela. Enfin, il défend la sociologie experte, contre ceux qui préféreraient qu'elle ne soit pas « utile ». Dans le chapitre 8 (« À qui s'adresse la sociologie ? »), il insiste sur l'importance de la présence des sociologues dans les médias. « Il faut accepter d'y aller pour que la sociologie soit utile » écrit-il en substance. De même, il faut aller se frotter à la politique, aux cabinets ministériels, aux conseillers du prince, au risque d'être déçu et de démissionner, comme il le fit parfois.

- 5 Après avoir restitué rapidement ces éléments de réflexion un peu épars, il est nécessaire de revenir sur certains points, s'il nous est permis de discuter cet ouvrage somme toute assez modeste.
- 6 Pour commencer, si ce livre devait se justifier pleinement, ce serait à condition de faire partie d'un ensemble dans lequel on donnerait la voix à d'autres courants sociologiques, tant Dubet, sous couvert de parler au nom des sociologues, prêche pour sa « paroisse » (chapitre 3 : « comment reconnaître la *bonne* sociologie ? »). Ce n'est pas le chemin qui a été pris par cette collection puisque trois ouvrages ont déjà paru, qui s'inscrivent dans une logique professionnelle : un psychologue, un médecin, un critique gastronomique ont répondu à la même question. Par conséquent, Dubet a été choisi en tant qu'il représenterait la sociologie. Inutile de dire qu'il n'a pas joué le jeu ! Il estime que le courant tourainien est le seul à avoir su articuler l'individu et le social. La « bonne » sociologie, « c'est celle qui nous parle à la fois des acteurs et de la société (p. 57), qui parvient à mettre en regard, sinon à intégrer complètement, les formes et les structures de l'action individuelle avec les mécanismes plus objectifs (p. 56). Son apologie de Touraine se poursuit dans le chapitre 4 (« La sociologie entre fonction critique et récupération »), qui sut mettre en lumière « la part de liberté, d'initiative, de critique nichée dans l'action sociale ». Grâce à lui, la place du sociologue est devenue « de plus en plus subtile » (p. 66). Elle est maintenant dans la société, pas à côté (Boudon ?), ni au-dessus (Bourdieu ?). Dans le chapitre 5 (« la sociologie est-elle nécessairement critique ? »), il lance la charge contre le déterminisme des bourdieusiens, plus exactement contre ses « idolâtres » et s'insurge contre « ceux qui conçoivent les individus comme des clones, des pions, des imbéciles » (p. 81). Il ne supporte pas les théoriciens qui « postulent la détermination des uns et la liberté du savant » (p. 86). Il présente ensuite son programme de recherche (chapitre 6 : « La sociologie de l'individu ») qui place au cœur la notion d'expérience, conçue à la fois comme un ensemble d'épreuves et de conditionnements, car « aucun individu n'est réductible aux conditionnements sociaux ».
- 7 Au-delà de ce plaidoyer *pro domo* qui court tout au long du livre, dont on peut se demander s'il contribue vraiment à répondre à la question posée par le titre, quelque

chose nous gêne : Dubet part du principe que la sociologie est utile. Il commence même par mobiliser Durkheim : « il n'est guère de sociologues qui ne pensent, comme Durkheim, que la sociologie ne vaudrait pas une heure de peine si on ne la croyait pas utile » (p. 10). Quand bien même Durkheim invoquait l'« utilité », il ne précisait pas laquelle (Dubet aurait pu chercher à l'intégrer dans sa typologie). En outre, cette position empêche d'imaginer que certains sociologues ont aussi revendiqué l'inutilité : Bourdieu, amateur des raisonnements *a contrario*, écrivit que « demander à la sociologie de servir à quelque chose, c'est toujours une manière de lui demander de servir le pouvoir » (« Une science qui dérange », *Questions de sociologie*, Minuit, 1984/1980). Dubet ne creuse jamais cette piste – sans compter que sa défense de l'utilité sociale de la sociologie n'est pas sans contradiction avec le passage où il avoue se désintéresser des usages sociaux de la sociologie – au risque qu'elle devienne « une science sans conscience ».

- 8 Dubet n'échappe pas à une autre contradiction : dans le second chapitre, il se plaint à énumérer quelques-unes des « fausses querelles » académiques, qu'il trouve « inutiles » : holisme contre individualisme, constructionnisme contre positivisme, etc. Il dénigre la rhétorique universitaire stérile, éloignée des réalités sociales. Mais il semblerait aussi que tout son parcours se soit décidé sur un choix méthodologique (p. 17) quand il refusa d'adhérer aux courants « déterministes », « holistes » en suivant Touraine ! Dans ces conditions, pourquoi présenter ces querelles comme « inutiles », si elles s'avèrent structurantes pour chaque sociologue ?
- 9 Un autre aspect nous a gêné : son ouvrage est souvent bâti sur des affirmations, sans qu'aucun travail de la preuve ne soit vraiment proposé aux lecteurs. Le chapitre 2 (« Mise en cause et faiblesses de la sociologie ») en donne d'innombrables exemples : la sociologie est de plus en plus « internationale » (indicateurs ?) ; il est évident [sic] qu'elle se développe en Asie (preuves ?) ; les tirages des sociologues sont faibles (chiffres ?) ; la sociologie offre des carrières plus incertaines et moins rémunérées (données ?) ; « je ne crois pas [sic] que la sociologie soit frontalement contestée » (faits ?) ; « les registres de critiques sont de plus en plus politiques que scientifiques » (études ?). À force, le genre de cet ouvrage apparaît clairement pour ce qu'il est : un essai, n'en déplaise à son auteur, qui feint d'avoir écrit autre chose (p. 52 : « on a le droit de rédiger des essais, je m'y suis parfois laissé aller »... sous entendu : ceci n'est pas un essai). Et l'on se prend à regretter qu'une question aussi importante soit traitée de cette manière.
- 10 En définitive, à la question générale qui lui a été posée, Dubet n'a pas souhaité apporter autre chose qu'une réponse personnelle. Il se demande à quoi ont pu servir ses efforts, ses enquêtes, ses ouvrages (chapitre 7). Il nous convie à un bilan personnel, qui paraît hors de propos : « Je n'ai pas fait école, aucun cours n'est donné sur mes recherches » (chapitre 9). Ses phrases désabusées font écho à celles récemment publiées de Touraine, qui expliquait qu'aucun des fondateurs de *Sociologie du travail* « n'accèdera au Paradis » – c'est-à-dire à la postérité (dans Annie Borzeix et Gwenaële Rot, *Genèse d'une discipline, naissance d'une revue Sociologie du travail*, Presses universitaires de Paris Ouest, 2010). Quand Dubet termine en disant que l'introspection a ses limites (p. 156), on est en droit de se demander si la réponse à la question devait passer par ce bilan personnel. Comme si, parvenu à maturité, au point d'accomplissement d'une œuvre remarquable, il lui était devenu difficile de répondre à une question générale autrement qu'en évoquant sa propre « expérience ».

AUTEURS

MATTHIEU BÉRA

Université de Bordeaux-4 – IRDAP